

**SOUS L'OMBRE DES
VOLCANS AFRICAINS**



JACQUES THIBAUT

JACQUES THIBAUT

**SOUS L'OMBRE
DES
VOLCANS AFRICAINS**

Ad. GOEMAERE
Editeur, Imprimeur du Roi
21, rue de la Limite, Bruxelles

—
1953

INTRODUCTION.

De nombreux jeunes gens se destinent à une carrière coloniale.

En général, ils connaissent peu notre Congo. Il est bien des journalistes qui ont traversé ce grand pays africain et qui l'ont admirablement décrit. Des hommes du monde politique ou du monde littéraire, des personnalités étrangères ont relaté leurs voyages, par des conférences brillantes, par des écrits attachants aussi. Mais les uns et les autres, toujours très enthousiastes d'ailleurs, n'ont encore jamais répondu aux désirs des Belges de leur montrer, en même temps que le pays lui-même, la vie que mènent les coloniaux. Il n'est pas suffisant de vanter la nature ou le climat, il n'est pas complet de n'étaler, aux yeux d'étrangers à la vie réelle, que le beau côté des choses, il est nécessaire de pénétrer dans l'intimité de la vie coloniale réelle pour pouvoir brosser un tableau complet.

Nous adressons ces lignes à ces jeunes gens désireux d'accomplir une carrière coloniale, à tous ceux aussi que des frères, des amis, des parents ont quittés pour vivre au Congo. Ce que nous leur montrons, ce que nous leur expliquons, — et qui est réel — c'est notre vie de coloniaux, avec ses joies, ses difficultés aussi.

Certaines personnalités ont consenti fort obligeamment à nous aider de leurs avis autorisés, de leurs suggestions, de leurs appréciations. Nous tenons à leur en exprimer ici nos profonds remerciements.

Que le lecteur ne fasse pas grief, au jeune colonial qui signe cette étude, des conseils qu'en certains cas il s'est permis de donner. Notre seul but, en écrivant ces lignes, est de renseigner objectivement le lecteur sur la vie que Belges et autres populations mènent dans cette contrée ensoleillée. En le renseignant, nous sommes persuadé qu'il était de notre devoir de l'avertir de certains dangers, de lui dévoiler le bien et le mal, d'une manière sans doute très générale.

Comme l'indique le titre, nous nous sommes limité à l'Est de la Colonie. Nous l'avons étudié sous plusieurs aspects. Dans une première partie, nous situons les régions étudiées. Nous parlons ensuite de l'évolution de l'activité industrielle et commerciale. Les populations et leur genre de vie font l'objet d'une autre partie. Enfin, nous voyageons à travers toutes ces régions connues sous plusieurs aspects déjà. Avant de nous engager dans l'étude elle-même, nous nous permettrons d'insister sur l'obligation qui appartient à chacun de nous qui allons à la Colonie de ne pas oublier que nous avons une mission à remplir là-bas : celle de civiliser un peuple. C'est une mission d'ordre général, bien entendu, mais il est de notre devoir d'y participer, chacun, selon nos possibilités, notre rang social, notre autorité.

L'amour ne vient qu'après la connaissance.

Puissions-nous être assez heureux que d'avoir fait connaître au lecteur un coin de notre grand pays africain.

L'AUTEUR.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I. — Situation générale	1
<i>Les lacs</i>	9
<i>Les régions des grands lacs</i>	14
Le Ruanda	14
L'Urundi	17
Le Kivu et le Tanganyka	18
CHAPITRE II. — Voies et communications	21
<i>Les ports</i>	21
<i>Le chemin de fer</i>	24
<i>Les routes</i>	29
<i>L'aviation</i>	34
CHAPITRE III. — L'activité économique	37
<i>L'industrie</i>	37
<i>Le commerce</i>	43
<i>Les banques</i>	54
CHAPITRE IV. — La population	57
<i>Les Belges</i>	57
<i>Populations diverses</i>	80
<i>Les Arabes et les Hindous arabisés</i>	86
Leur commerce	88
Leur religion	90
Le mariage	92
Les noirs	93
CHAPITRE V. — Administration et politique	111
<i>Organisation</i>	111
<i>Missions catholiques</i>	117
<i>Hôpitaux — Service de l'hygiène</i>	128
CHAPITRE VI. — A travers les régions des Grands Lacs	139

divorce et ne fixe pas de pension alimentaire ou de versement d'une provision pour l'entretien de la petite Yasmine, 3 ans, fille du Prince et de Rita. » Et voilà ! Les coloniaux de l'Est n'auront plus l'occasion, lors des films où joue cette actrice, d'assister à une véritable invasion des admirateurs hindous.

Les Noirs.

Tant de livres ont déjà donné tant de renseignements au sujet des Noirs, qu'il devient difficile de parler de ce qui ne fut pas encore dit. Après avoir rapidement brossé quelques considérations générales sur les peuplades de l'Est de notre Colonie, nous nous attarderons aux rangs sociaux tels qu'ils paraissent exister dans ce peuple. Après quoi, nous étudierons quelques caractères particuliers d'indigènes tels que nous les connaissons.

Au Nord du Ruanda-Urundi, se trouvent les Banyaruanda. Au Sud, les Barundi. Au centre les Batutsi. Dans toute la région d'Albertville, les Bantumbwe. Aux environs de Costermansville, les Bashi. Entre Costermansville et Albertville, le long du lac Tanganyika, les Babuye. Tous ces groupes de nègres parlent une seule langue qui s'appelle : Swahili ou Kiswahili, ou encore Kingwana. Ce sont d'ailleurs les Bantous qui sont les plus nombreux dans tout notre Congo. Et le Kiswahili se parle également dans le Kénia et dans tout le Tanganyika Territory. Le nombre de nègres parlant le Swahili atteint près de trente millions d'individus en Afrique. Si bien que l'on peut traverser des régions entières où l'on se fera comprendre si l'on sait parler cette langue. Or, il est très utile de parler et comprendre la langue des indigènes. Le Swahili est une langue à préfixes assez

facile à apprendre. Le pluriel se distingue du singulier par le changement du préfixe. Quelques exemples de mots l'expliqueront. Nous donnerons un exemple de chaque classe en commençant par la première.

Mtu — que l'on prononce moutou et qui signifie « l'homme » se dit au pluriel : *watu*. *Mto* (mouto) le fleuve, fait *mito*. La troisième classe ne change pas : *nyoka*, le serpent est aussi *nyoka* au pluriel. *Kisu* (kisou), au pluriel : *visu*. A la cinquième classe, on fait précéder le mot singulier de *ma* au pluriel, soit : *sanduku* (sandoukou), la caisse se dit *masanduku* au pluriel. *Ufunguo* (oufoun'gouo) la clef devient *funguo* : les clefs.

Les Noirs apprécient énormément les Blancs qui connaissent leur langue et c'est la raison pour laquelle, dans un chapitre précédent, nous disions qu'il est indispensable de comprendre le Noir pour obtenir un résultat. Or, on ne le comprend bien — dans tous les sens que l'on puisse donner à ce terme — que lorsqu'on connaît la langue. Pour ceux que cela intéresserait, voici une phrase en Kiswahili : « *Watu weusi sasa wajua kusoma na kuandika barua na kusema luga ya wazungu* » qu'il faut prononcer : « Watou wéouzi çaça waïoua kousoma na kouan'dika baroua na kouséma louga ya wazoun'gou » qui signifie mot à mot : « (Les) Noirs (sont) nombreux (qui) maintenant savent lire et écrire (des) lettres et parler (le) langage des Blancs. »

Excepté les Banyarunda, tous les autres groupes sont en général de taille moyenne, et même en dessous de la moyenne. Tandis que les indigènes du Nord du Ruanda sont de grands et beaux types atteignant deux mètres et plus. Ces derniers appartiennent pour la plupart à l'aristocratie et leur chef, le grand sultan, le Mwami Charles Mutara III descend

d'une des plus vieilles souches connues de toute l'Afrique.

Leurs vêtements ne varient pas énormément. Au Nord du Ruanda, les hommes sont drapés de blanc, ce qui leur donne un aspect imposant. Dans toutes les autres régions, ils portent le capitula ou culotte courte, et la chemise. Parfois, on en rencontre qui sont habillés à l'européenne avec distinction. Quant aux femmes, elles portent ce qu'on appelle le pagne, c'est-à-dire une pièce de tissu imprimé qu'elles enroulent autour de leur corps. Parfois, mais de plus en plus rarement, elles se vêtent du véritable pagne, qui, enroulé à la ceinture, tombe jusqu'aux pieds. Actuellement, l'une ou l'autre femme s'habille à l'européenne, avec une robe légère de couleur. Mais c'est surtout dans le Bakongo qu'on en rencontre le plus. Les métisses, elles, s'habillent généralement à l'européenne.

Leurs croyances subsistent certainement, et ils sont toujours très superstitieux. Ils croient encore aux magiciens, aux sorciers et à toutes sortes de loustics de cet acabit. Mais il est évident que nos missionnaires, ces héros anonymes, entravent très sérieusement ces stupides croyances. Il suffit de se rendre compte du nombre sans cesse croissant des indigènes qui se sont convertis à la religion catholique.

Qu'on nous permette de citer un cas fort amusant. Cela se passe au cours d'un voyage que nous effectuons à quatre dans le Ruanda. Un moment donné, nous nous arrêtons pour filmer un superbe paysage. De suite, une quantité ahurissante de petits noirs nous entourent, auxquels nous distribuons des cigarettes — de la manière que nous entourions les Amé-

ricains lors de notre libération en Belgique. Voici que nous apercevons un vieux Noir qui arrive vers nous, et qui, à moitié nu, portait sur la tête des plumes immenses, tandis qu'il braquait un énorme bâton dans notre direction. L'ayant aperçu, une partie des gosses s'enfuirent. Nous questionnons l'un de ceux qui restaient : « C'est le sorcier ». Dès lors, il fallait le filmer aussi. Mais voici que, tel un fou, il se met à rouler des yeux furibonds, et à accomplir des prouesses physiques de déchaîné pendant qu'il hurlait des phrases incompréhensibles, mais que nous sentions destinées à nos personnes. Nous ignorons si nous convertissons encore, au fond de nous-mêmes, un restant de superstition de nos aïeux, mais la frousse que nous attrapâmes tous les quatre pendant un court moment nous le laissa croire. Ce genre de malédiction est absolument dépourvu d'humour. Après nous être ressaisis, nous osons l'aborder, pas trop près cependant. Il fut sans doute stupéfait de notre audace et se tint coi. Puis, brusquement, sans aucun avertissement, le voilà qui bondit, se jette à terre, hurle, et semble implorer toutes les divinités du mal. L'un de nous qui se disait parfait latiniste, lança « *Alea jacta est*, notre compte est bon, nous sommes maudits par les dieux noirs ». Les fantaisies de ce sorcier devenaient tellement comiques que nous nous esclaffâmes, sans aucun respect pour cette personnalité. C'est alors que les Noirs, qui semblaient avoir attendu notre réaction, se mirent à rire, à crier, à gambader. Nous regrettâmes n'avoir plus de films, c'eût été un souvenir de la scène la plus hilarante que nous ayons eu l'occasion de voir en Afrique. Cela prouve certainement que, si des Noirs vénèrent et respectent encore les sorciers, tout au moins certains se moquent absolument d'eux, ce qui ne fera

que nuire considérablement au prestige de ces burlesques farceurs.

En parlant de religion et de sorciers, notons que la propagande communiste parvient à s'infiltrer dans notre Colonie, et agit instamment par l'intermédiaire de certains individus qui s'intitulent sorciers. L'influence communiste se manifeste même jusque dans des domaines que l'on pourrait croire bénins, alors qu'ils sont, en fait, très importants, si l'on tient compte de la psychologie du Noir et de ses croyances non encore entièrement éteintes. N'annonçait-on pas, encore dernièrement, que Moscou a fait de la révolution dans les pays coloniaux son objectif n° 1 pour 1953 ? Le journal du Kominform, dans un de ses numéros de janvier 1953, salue l'U. R. S. S. comme le seul défenseur de l'indépendance nationale des peuples coloniaux du monde entier. Il est évident que la politique communiste veut arriver à ce que les hommes, poussés par la haine des autres, se révoltent. Cette politique est nécessairement vouée à la ruine, par le seul fait qu'elle est dictée par un sentiment exactement opposé à la charité. Mais le mal, en ce monde, ravage, avant de mourir lui-même. Cette politique touche des idéalistes, elle atteint dangereusement les esprits faibles, elle accapare dans ses rangs certains ambitieux dépourvus de tout scrupule. Et le mal qu'elle provoque est grand. Mais qu'ils n'oublient pas, ceux-là, que la justice immanente arrive à des résultats curieux parfois et qu'elle engendre le mal à ceux-là mêmes qui l'ont accompli. Nous souhaitons vivement que les autorités belges et coloniales veillent à empêcher l'action déplorable des communistes dans notre colonie. Et nous ne pouvons qu'applaudir ceux qui, dans une certaine presse, n'ont pas craint de mettre les Belges

en garde contre certaines pratiques communistes dans notre Congo belge.

En fait de nourriture, les Noirs vivent beaucoup des produits de la chasse et de la pêche. Mais les repas ordinaires sont composés de farineux et surtout de manioc, de bananes et de maïs. Nos ouvriers, par exemple, mangent, à l'heure de midi, des kalanga ou arachides et des tout petits poissons de la grandeur d'une crevette, qui représentent ensemble le poids d'un demi-kilo environ. Les évolués mangent à la façon européenne, et certains, les menus européens. Leurs boissons sont l'eau, la bière, et le pombé. Quant aux logements ce sont, en général, des huttes. Dans les centres extra-coutumiers, ce sont des espèces de petites maisons construites en potopotte, c'est-à-dire en terre glaise, ou en terre mélangée avec pierres, des briques cassées, etc. Les évolués se construisent des maisons en matériaux durables, et le gouvernement en favorise la construction par la possibilité qu'il accorde aux évolués de pouvoir payer en versements mensuels.

Les Noirs peuvent se diviser en rangs sociaux à peu près de la façon suivante : l'aristocratie, les chefs, les évolués, les ouvriers, les libres.

Nous ne parlerons que peu de l'organisation politique des Noirs; nous voudrions plutôt nous en tenir aux coutumes et à divers aspects de la vie indigène, dans chacun des cadres sociaux dont nous venons de parler. Soulignons à nouveau le fait que cette étude se limite à l'Est de la Colonie.

L'aristocratie est ordinairement composée de tous ceux qui sont des descendants des conquérants et des membres de famille de ceux-ci. Cependant, chose étrange, si les Batutsi, race régnante et géants du Ruanda, sont parvenus à s'installer au Ruanda, ce

n'est pas du tout par des conquêtes. Ils ont pris possession du pays pacifiquement et ils ont probablement été admis dans ces contrées parce qu'ils adoptèrent les us et coutumes des peuplades autochtones au lieu de les imposer, tout en conservant, malgré tout, leurs croyances, ce qu'admirent facilement les Bantous. Les Batutsi, ou plus correctement, les Watutsi, sont originaires des vallées du Nil. Actuellement, ils parlent le Kiswahili, comme les Bantous.

Le Ruanda est un sultanat dont les sujets s'appellent Banyaruanda, parmi lesquels les Watutsi et les Bantous. Le Sultan, de la race des Watutsi, hommes mesurant plus de deux mètres, s'appelle Charles Mutara III. On le nomme le Mwami, ou empereur, ou sultan. Son château, situé dans un grand parc, se trouve à Nyanza. Le Sultan mène une vie européenne. Il pratique la religion catholique. Très important, Charles est ordinairement revêtu d'une sorte de sultane. Il est estimé de ses sujets et son passage dans un poste quelconque est toujours l'objet d'un grand enthousiasme. Les Européens l'estiment aussi. Afin de travailler dans un but commun de colonisation, un conseiller européen a été nommé auprès du Mwami. Charles Mutara III est assisté d'un conseil des notables qui ne font pas nécessairement partie des membres de la famille régnante, mais qui, cependant, appartiennent tous à la noblesse.

Le roi de l'Urundi s'appelle Mwambutsa. Très européenisé, il possède une villa ravissante dans un décor enchanteur. On le voit sans cesse rouler à toute allure dans sa grosse limousine qu'il conduit lui-même. Mwambutsa ne déteste pas fréquenter les hôtels européens, et se plaît dans la société des Blancs. Il jouit d'une véritable vénération de la part de son peuple. Le sultan s'est rendu en Belgique.

Le roi du Ruanda également. Ce voyage, dans notre pays, des deux souverains des territoires sous tutelle ne peut qu'être d'heureuse politique.

Les chefs administrent des petits territoires qui leur reviennent, soit par descendance, soit par élection. C'est la coutume qui règle les droits et devoirs des chefs. Ils sont ordinairement craints par leurs sujets. Parmi les chefs, il en est qui ne connaissent pas un mot de français, d'autres qui le parlent correctement. Celui d'Usumbura, par exemple, habillé en culottes golf, et que l'on voit circuler dans les avenues de la ville sur sa motocyclette, est distingué et courtois. Mais ces chefs, investis d'une assez grande autorité, ne font pas tous partie du même rang social, bien qu'ils portent tous la qualité de chef. Il est évident qu'un chef de village perdu dans la brousse n'a rien de commun avec celui d'Usumbura. C'est pourquoi nous ne saurions établir de véritable échelle sociale que de la façon dont nous avons engagé ce chapitre.

Les évolués forment une classe spéciale. Qu'appelle-t-on évolué ? Nous pensons pouvoir le définir comme suit : l'évolué est celui qui a dépassé, en quelque sorte, le stade d'arriéré pour atteindre un degré suffisant de maturité, tout en étant capable de seconder, par son intelligence et son travail, un chef européen. Mais cette définition, si elle a l'avantage de classer l'individu, n'est pas complète, car il faudrait spécifier également que l'évolué doit tenir un certain niveau social dans sa tenue, son parler, ses attitudes et ses rapports tant avec les Blancs qu'avec les indigènes. Si l'on rencontre, dans notre Congo Belge, de véritables évolués, il est à remarquer, hélas, qu'il n'en existe pas beaucoup dans l'Est de notre Colonie. On a tendance à admettre l'évolution des Noirs lors-

qu'ils ont terminé des études moyennes, qu'ils possèdent une culture assez générale, et qu'ils savent se débrouiller plus ou moins en français. C'est une erreur et une faillite que d'accepter l'évolution du Noir à ce moment. C'est une erreur et chacun le concevra aisément. En effet, partout, dans le monde, ne sont considérés, en règle générale, comme des hommes accomplis, que ceux qui, possédant l'intelligence et l'éducation, en même temps que la culture, sont capables de création. Créations dans les arts, créations dans les sciences, dans l'industrie, dans le commerce, etc... Si l'on n'est pas aussi intransigeant pour les Noirs, il est indispensable que le minimum accepté jusqu'à présent est tout à fait insuffisant, et cette erreur devient alors faillite. Car enfin, notre but réel de la colonisation est d'arriver à ce qu'un jour, les Noirs soient capables de se diriger eux-mêmes. Quels seront les dirigeants ? Ceux qu'on aura appelés : évolués. Quelle capacité de création, de direction atteindront-ils ? Celle qui sera fonction de leur intelligence, de leurs connaissances. C'est pourquoi, si tous les Belges venaient actuellement à quitter le Congo, que celui-ci serait dirigé par les évolués, la jungle recouvrirait notre Colonie en un temps record. Est-ce à dire que nous ne sommes arrivés à aucun résultat ?

Bien au contraire, si l'on songe au fait qu'il y a cinquante ans seulement que nous sommes arrivés ici. Tout n'était alors que brousse, que sauvagerie, qu'ignorance. Voici vingt ans, le Congo s'organisait dans tous les secteurs d'une économie saine, Aujourd'hui, notre splendide Colonie est assise sur une base solide. Des écoles ont été créées. Des instituts se sont fondés. Nos Noirs se civilisent, s'habillent, ne craignent plus les médecins ni les prêtres. Ils ont appris le travail, et une grande quantité sont arrivés à une

certaine évolution. Mais maintenant que sortent des quantités de Noirs de nos écoles moyennes, il est temps d'achever, de parachever leur éducation, et c'est alors seulement qu'on les considérera comme évolués. En fait, nous avons l'impression qu'on va trop vite en besogne. On crée des syndicats, on veut augmenter le salaire des Noirs, on doit les appeler : Monsieur — tout cela est théorique, et fait preuve d'un manque de psychologie. Soyons pratiques avant tout. Et soyons intelligents. C'est en vivant avec eux qu'on les connaît, et c'est en les connaissant que nous parviendrons à les amener à nous, à notre niveau, à les élever à la dignité d'hommes.

Voyons ce qu'est l'évolué moyen ? Regardons-le vivre. Après quoi, étudions les moyens par lesquels il sera pratiquement possible de définir l'évolué à l'avenir. Nous ne pouvons naturellement ne donner que quelques exemples. Nous les avons choisis comme étant les plus courants parmi les évolués. Que l'on ne nous fasse pas grief d'exagération, de parti-pris.

Nous recevons de nombreuses demandes d'emploi dans nos sociétés. Voici textuellement reproduite, une lettre que nous adresse un jeune homme considéré comme un évolué :

« *Monsieur le Chef,*

» *Je me trouve mieux de s'adresser auprès de votre*
 » *haute bienveillance d'avoir la faveur d'être engagé*
 » *en votre service de X... en qualité de clerc qui peut*
 » *vous servir en vous donnant toute la satisfaction*
 » *aux services ci-dessous : tenir magasin, entrée et*
 » *sortie, service main d'œuvre indigène, des pièces*
 » *concernant des opérations et des pièces qui convien-*
 » *nent comptabilité. Monsieur le Chef, je vous informe*

» *qu'à partir du 2.5.50 mon contrat est recoulé, et dès*
» *maintenant, je travaille dehors de mon contrat. En*
» *espérant votre compassion, je mets toujours mon*
» *espérance de recevoir votre réponse favorable qui*
» *me donnera le bon délai que j'y serai. Veuillez*
» *agréer, Monsieur le Chef, l'expression de mes sen-*
» *timents très respectueux.*

» (s) Ngoy. »

Il est incontestable qu'un nombre assez élevé de clercs plus ou moins évolués se voient refuser toute demande de services. Un tri doit s'opérer, et les sociétés n'acceptent que des éléments capables. Encore qu'à ce jour, la conjoncture économique de notre Colonie ait, entre autres conséquences, de devoir accepter des clercs qui ne donnent pas satisfaction entière, mais qui peuvent néanmoins fournir un travail assez peu important. Mais dès l'instant où cette situation avantageuse cessera, ne resteront que les éléments de valeur. Que deviennent et que deviendront alors tous les autres ? Beaucoup végètent déjà, et si l'on n'y prend pas garde, cette masse de demi-évolués peut être dangereuse. Car les évolués jouissent d'une certaine considération parmi les Noirs. Ceux-ci s'étonneront que des évolués ne parviennent pas à trouver du travail et ne se douteront jamais que c'est bien par manque d'aptitudes et de capacités. Désabusés, ces clercs non admis au service de sociétés ou du Gouvernement chercheront des moyens de vivre. Ces moyens pourraient n'être pas toujours très dignes. Jouissant d'une certaine autorité, ils entraîneront d'autres dans la critique, et pourraient ainsi en arriver un jour à jouer un rôle néfaste. Car les inactifs, les incapables pourraient être la proie d'éléments jetant le trouble, ils sont une nuisance et un danger.

C'est la raison pour laquelle il nous paraît que, vraiment, on devrait s'occuper d'eux.

Nous venons de parler de leurs capacités intellectuelles qui, trop souvent encore, n'atteignent pas le niveau souhaitable. Disons un mot de leur conduite, de leurs façons d'être et de faire. Si d'aucuns, parmi ces évolués, se conduisent correctement, certains sont arrogants et imbus de leur petite personne. C'est naturel, car enfin, ils se sentent parvenir, les premiers, au stade de civilisés. Nous ne critiquons nullement ces évolués. Notre désir est qu'on agisse avec eux d'une manière plus adaptée, d'une façon plus consciente de la réalité, de la psychologie. Ces évolués seront bientôt des hommes accomplis, pourquoi vouloir ruiner ce merveilleux idéal en brûlant les étapes de cette lente et pénible éducation ? Ce n'est pas en se targuant de négrophilisme, qui fait toujours impression, que l'on arrivera au but. Soyons lents, soyons patients, ne subissons pas de politique étrangère.

Les Noirs de notre Congo — qui est Belge — sont nos enfants, non pas nos frères. Et l'excellent correspondant colonial de la *Revue Générale Belge* : Louis Dekoster, dans sa chronique de décembre 1952, nous le dit également : « On s'insurge souvent contre le » paternalisme. Le monde noir, que d'aucuns rêvent » de « démocratiser » est essentiellement paternaliste. » Il l'est, et le restera — peut-être sous une forme » atténuée — parce que le concept du paternat est » la résultante des tendances, nées de la physiologie » et de la psychologie du milieu centre africain. » Et plus loin encore, lisez bien ceci : « A l'époque où » existaient des relations personnelles, des contacts » directs entre Blancs et Noirs, les Blancs étaient » des « pères » pour les indigènes. Actuellement, l'in- » stabilité résidentielle des Européens, le fractionne-

» ment de l'autorité entre de multiples fonctionnaires,
» l'anonymat de ceux-ci aux yeux des natifs ont gra-
» vement atteint ce transfert de la notion de « pater-
» nat » sur la personne des Blancs. Et c'est très
» grave. Point n'est besoin de longs discours pour
» comprendre que, lorsque les Noirs vous considèrent
» comme leur « père » (et la chose était bien réelle-
» ment telle) il n'y a que peu de chances de les
» voir se rebeller contre vous. Si l'on analyse les
» révoltes nègres, on constate très généralement qu'à
» leur base existe une perte de confiance dans le
» Blanc; quand les indigènes disent « le Blanc ne
» nous aime plus », il est temps de nous méfier... »

Comme avec des enfants, nous devons les élever, moralement et matériellement, afin qu'un jour, ils soient capables de se lancer dans la vie comme des hommes. Ce jour-là ils seront nos frères. Et que ceux-là qui ne connaissent le Congo que par de courtes lectures ou de brefs passages à la Colonie se taisent. Ce n'est pas à eux qu'appartient de crier « nos frères noirs ». Les coloniaux ont prouvé, depuis cinquante ans, qu'ils savaient coloniser un peuple. Ils sauront encore prouver qu'ils feront des hommes, dans toute l'acception du terme, de nos congolais. Mais encore, que si l'on exige des coloniaux, certaine politique envers les Noirs, de grâce, que ce soit constructif et basé sur une connaissance réelle de l'âme du Noir. Et que l'on s'abstienne d'envahir le Congo de la politique, elle est d'esprit rétrograde là où les hommes ne sont pas mûrs pour la recevoir.

Les moyens d'arriver à parfaire l'éducation de nos évolués sont très nombreux. Les autorités y travaillent. Il faut surtout veiller, à notre avis, à parachever l'évolution de ceux qui ont de réelles aptitudes. Le Gouvernement doit parvenir à créer une élite congolaise.

C'est là le but que nous devons réellement poursuivre, et c'est de cette façon, à notre sens, qu'il sera possible de créer les futurs dirigeants de notre Colonie. Notons que le programme du Gouvernement social-chrétien, lu aux Chambres, le 28 juin 1950, prouve, de sa part, une volonté magnifique de poursuivre très dignement notre action coloniale et civilisatrice.

Les ouvriers, ou « watu wa kasi » hommes du travail, sont fort nombreux. Sinon dans quelques industries, la plupart des ouvriers travaillent dans des maisons de commerce, puisque celui-ci domine dans l'Est de la Colonie. Ce sont de véritables gosses et, qu'ils aient des enfants ou non, nous ne saurions agir avec eux que comme avec des enfants. Ils sont roublards, et les commerçants doivent déployer une attention de tout instant pour ne pas être volés plus que nécessaire. Mais il est vrai de dire que la grande responsabilité incombe aux Blancs. Si les Noirs estiment un Blanc qui les dirige, ils se montreront dociles. L'essentiel est d'agir à leur égard avec justice. Et, tout en étant distant et sévère, ne pas craindre, de temps à autre, de savoir attirer leur confiance. Un ouvrier récalcitrant, par exemple, devra assumer des responsabilités. Un ouvrier ayant très bien travaillé recevra ce qu'on appelle un « matabich », c'est-à-dire une prime en argent ou en nature. Par contre un paresseux se verra donner une amende pouvant aller jusqu'au tiers de son salaire (à noter que ces amendes doivent être versées au Fonds du Bien-Etre Indigène). Nous estimons cependant qu'on devrait interdire de donner des amendes aux Noirs. Tout salaire est une chose sacrée, surtout pour les ouvriers. D'autre part, nous diminuons moralement notre autorité par des moyens qui nous apparaissent comme étant plutôt grossiers. Ce n'est certes pas faire preuve d'autorité de décider de couper

dans le salaire d'ouvriers, même si ceux-ci ont commis des fautes. Un ouvrier venant à son travail a droit à un salaire. Il appartient au Blanc de savoir le diriger, et il est à remarquer que ce sont justement ceux qui prennent l'habitude de donner des amendes qui obtiennent les moins bons résultats; car, en fait, donner une amende est la dernière ressource d'un Blanc pour punir un Noir, mais encore un coup, c'est un moyen grossier qu'on devrait défendre absolument. Nous nous permettons d'insister de toutes nos forces auprès du Gouvernement pour qu'il prenne rapidement les mesures nécessaires pour abolir cette pratique dont on abuse.

Il faut avouer que des Blancs, hélas, font preuve, parfois, d'un manque total de compréhension du Noir. Ceux-là n'obtenant absolument rien des ouvriers, deviennent de plus en plus autoritaires avec eux, mais leur autorité est mal dirigée. C'est un des complexes d'infériorité les plus tristes à observer. Voyez quelqu'un qui n'a pas le don d'autorité, et regardez-le agir, lorsqu'il veut en avoir: vous aurez une fort pénible distraction. Le Blanc est de suite jugé par les Noirs d'un poste. S'ils estiment que le Blanc est mauvais, ou fait beaucoup de « matata » (expression qui signifie: causer de nombreux ennuis), plus aucun Noir ne se présentera à son service. Par contre, ils iront offrir leurs services à celui qui est estimé comme étant juste et bon. La notion de justice est fort appréciée chez eux.

Au Ruanda-Urundi, les travailleurs sont plus rapides et plus habiles que dans les régions du Katanga. L'expression qu'on emploie en Belgique: travailler comme un noir, n'est pas très heureuse. Les Noirs sont, de nature, paresseux et lents, tout en étant fort capables de travailler rapidement. Qu'on en juge,

par cet exemple, pris entre tant d'autres : un ouvrier est chargé de fabriquer des petites caissettes. Il est payé normalement, soit 35 francs de ration chaque samedi, 15 francs de prime de régularité et 150 francs de salaire en fin de mois. Il réussit à faire une moyenne journalière de quatre caissettes. Devant ce pitoyable résultat, on décide de le payer 2 francs la caissette. Le lendemain, 27 caissettes avaient été fabriquées. Ceci prouve qu'ils ne possèdent pas encore de conscience professionnelle et que, seul, l'appât du gain les éveille. Cela prouve aussi que nous avons encore un long chemin à parcourir avant de connaître des résultats tangibles.

Ces critiques que nous émettons ne doivent pas être mal interprétées. Si nous ouvrons le rideau sur le spectacle de l'avenir, sur ce qu'il nous reste à faire, c'est dans le but, et seulement pour cela, de ne pas s'endormir sur nos lauriers, c'est avec l'intention que ne se ralentisse pas le bel effort de chacun de nous. Car, si nous voulions établir une comparaison entre ce qui est et ce qui fut, voici cinquante ans, chaque page, chaque ligne, chaque mot seraient l'occasion d'un merveilleux étonnement. Il n'est pas dans l'habitude de se louer soi-même d'une belle œuvre accomplie. Nous casserons cette habitude rien qu'un moment en nous félicitant, nous, Belges, du brillant résultat obtenu par notre action colonisatrice et civilisatrice. Et nous emprunterons la phrase célèbre de la toute délicieuse Letizia, mère de l'empereur Napoléon : « Pourvou qué ça douré ».

Nous avons choisi le qualificatif « Libres » pour désigner tous ceux qui ne sont astreints à aucun règlement de vie en ce qui concerne le travail. Les employés, les ouvriers obéissent à un programme strict tandis que les cultivateurs, les commerçants

jouissent d'une liberté que beaucoup, d'ailleurs, leur envient. La majorité des libres se composent de cultivateurs tandis que d'autres pêchent, chassent ou font du commerce. Laissons ces derniers pour ne parler que des cultivateurs. Le travail qu'effectuent les cultivateurs est le baromètre de leur richesse. Car la classe agricole semble être une classe aisée, et les produits qu'on leur achète leur sont une source inintermittante de profits. Le fruit de leur labeur se vend aux « socos » ou marchés où pullulent des centaines d'indigènes. Les transactions qui s'y livrent dévoilent un esprit mercantile étonnant. Les agriculteurs étant ordinairement en brousse, vivent de façon plus arriérée que les autres. Mais ils paraissent être plus propres, plus coquets même. En général, l'on sent, dans cette classe, plus de liberté, plus de facilité et aussi plus de mesure.

Notons enfin que le Gouvernement s'intéresse beaucoup à ces populations et rien n'est négligé pour que leur parviennent, ainsi qu'aux autres, les notions de civilisation.

Nous aurions pu nous attarder sur ces derniers chapitres, nous étendre en de plus longues explications. Notre but est de donner une idée générale de la vie des indigènes, de leur évolution aussi. Bien des livres ou des revues extrêmement intéressants peuvent être lus, si l'on désire connaître mieux la vie de nos Congolais. Si l'on devait en venir aux détails, chacun de ces chapitres devrait former le titre d'un gros volume.